

qu'il est devenu grave et visible à tous les yeux, inquiète les chefs responsables de cette décadence, émeut les cœurs soucieux de l'avenir, et jusque dans les masses populaires fait sentir le tourment des croyances perdues que rien n'a pu remplacer. Aussi, bien des regards se tournent-ils de nouveau vers l'Eglise, demandant si elle ne pourrait pas reprendre sa mission traditionnelle de préceptrice et d'éducatrice des hommes, pour refaire des consciences droites, des volontés fermes et des cœurs fraternels. C'est qu'on peut bien se passer, chez une nation qui se croit émancipée, d'une certaine tutelle religieuse dans l'organisation temporelle de la société, et la France n'accepte plus comme autrefois cette ingérence, toute bonne et bienveillante, de sa mère dans les affaires administratives de son enfant. Mais elle ne peut pas se passer du secours doctrinal et moral de l'Eglise, de l'appui de son dogme, nécessaire pour empêcher son clair génie de sombrer dans le matérialisme, de l'appui de sa morale, nécessaire pour maîtriser les instincts pervers qui demeurent en toute conscience et donner l'essor aux instincts magnifiques qui persistent dans l'âme française, de l'appui de la force surnaturelle, dont l'Eglise a le dépôt, et qui seule remédie surabondamment à l'incurable infirmité humaine.

C'est pourquoi notre peuple recommence à tourner autour de ces murs de nos églises dont il ne connaît pas encore la vertu divine, mais où il sent confusément cette force de vie, ce principe d'ordre et cette source de dévouement dont il a si grand besoin. Et quand Barrès se fait, à la tribune du Parlement, l'interprète de ce besoin nouveau de Dieu, et qu'il parle du tourment mystérieux que la France se sent à l'intime de l'âme, sur les banes de l'extrême gauche, où siègent nos adversaires, il arrache des aveux comme celui-ci, qui vient d'un socialiste unifié: "Ah! monsieur Barrès, l'admirable langage!"